

Lire Sternhell est un devoir !

**Citations choisies
de Zeev Sternhel**

**Guerre populaire jusqu'au communisme !
Vive le Parti Communiste Marxiste Léniniste Maoïste !**

Introduction

Lire Sternhell est un devoir pour briser l'idéologie national-bourgeoise et son inévitable « anticapitalisme » romantique antisémite

« Lire Sternhell est un devoir! »: en mettant en avant ce mot d'ordre, nous rappelons le cadre de la lutte révolutionnaire: la France et son idéologie national-bourgeoise.

Pourquoi cela? Parce que c'est le capitalisme qui a donné naissance à la nation; pour renverser le mode de production capitaliste, il faut donc dépasser la nation.

Il n'y a donc pas lieu de nier la nation, mais de reconnaître son existence, et de comprendre les points positifs et négatifs de la culture qui s'y est développée.

C'est le sens des articles sur Camus, Madame de Staël, Blanqui, Sorel, Guesde, Descartes, etc., dont le nombre augmentera encore et encore, car c'est là le noyau de la critique révolutionnaire de la société française faite par le PCMLM.

Toutes les autres critiques se présentant comme « révolutionnaires » sont soit du type nihiliste (niant toute valeur à la culture produite par le passé), soit du type social-impérialiste (donnant une valeur fondamentale à la « France »).

Le courant anarchiste est typiquement nihiliste dans sa démarche (rejetant la société, la civilisation etc.), tandis que le courant marxiste-léniniste lui est typiquement chauvin (à un meeting avec tous leurs courants le drapeau français peut être déployé sans protestation aucune). Les trotskystes oscillant tantôt l'un vers l'un (Lutte Ouvrière rejette la Résistance anti-nazie comme nationaliste) tantôt vers l'autre (le très patriote Parti des Travailleurs).

A l'opposé, il est nécessaire d'avoir une compréhension dialectique de l'histoire de France. Des phénomènes comme la féodalité et le capitalisme étaient inévitables, il s'agit donc de comprendre ce qui a joué un rôle positif, et ce qui a joué un rôle négatif.

Et la grille de lecture est définie par notre objectif: le communisme, société sans classes ni État, où auront été dépassées les contradictions entre les villes et les campagnes, entre le travail manuel et le travail intellectuel.

Jean de La Fontaine a par exemple joué un rôle éminemment positif dans l'histoire de France; il a élevé le niveau culturel de la société, en étant tourné vers le peuple, dans une démarche de critique des puissants, d'ouverture sur la culture tant du passé (l'antiquité gréco-latine) que des autres pays (les fables indiennes).

Jean Ferrat a par contre mené la même démarche de se tourner vers le peuple, « par en haut », mais dans la seconde moitié du 20ème siècle, alors que le drapeau de la révolution était déjà connu, dans une situation totalement différente de celle de La Fontaine vivant sous la monarchie absolue.

Il n'a donc pas pu élevé le niveau culturel en raison de sa démarche limitée, à l'opposé d'artistes de la même époque, comme Joan Baez, ni du niveau de Bob Dylan.

Voilà ce qui est une critique juste de la société française: peser le pour et peser le contre, selon le niveau artistique et le rapport à la culture; il n'y a pas de place pour le franco-français.

Cela, les anarchistes ne peuvent pas le saisir, car ils refusent toute hiérarchie et toute perspective historique. Cela, les trotskystes et les marxistes-léninistes ne peuvent pas le saisir car ils sont pétris de populisme, toute leur pensée se fonde sur une vision bornée, terre à terre.

Voici par exemple une critique « marxiste-léniniste » faite à un article de Révolution traitant de la question de Ferrat et des artistes d'origine juive, et affirmant que Gainsbourg a plus de valeur que Ferrat, car Gainsbourg a révolutionné le style musical, alors que Ferrat fait de la chanson traditionnelle, correspondant à un niveau de variété (d'où les invitations récurrentes chez Michel Drucker le dimanche).

« Je ne suis pas, à l'instar de certains, prêt à le [=Jean Ferrat] rejeter comme « une figure totalement intégré à l'idéologie dominante », faisant partie de « l'ancien », alors que d'autres, tels Gainsbourg, etc. appartiendraient au « nouveau » (quoi qu'un peu décadent tout de même...).

Je n'en suis pas là. Je n'en suis pas à regretter (secrètement, quoique) que Ferrat n'ai pas souhaité en tant que personne d'origine juive, être enseveli dans un cimetière de l'entité sioniste, comme un certain Benny Lévy, l'oracle des personnes dont question. »

L'antisémitisme suinte par tous les pores de cette remarque: critiquer Ferrat, ce serait être un sioniste, et Contre-Informations ne pourrait être en fait qu'une officine des services secrets israéliens pour oser critiquer Ferrat.

Pourquoi cela? Parce que la critique de Ferrat remet en cause l'idéologie national-bourgeoise, la cohérence bourgeoise du « Français raisonnable. »

Critiquer, c'est être « irrationnel », c'est être un « provocateur », qu'il faut dénoncer, et cette dénonciation doit être la plus française qui soit: elle doit dénoncer comme « juif », afin de disqualifier.

Le rapport à Gainsbourg est donc très intéressant, car l'article sous-entend que Gainsbourg ne serait qu'un cosmopolite barbare, au « physique allant avec », comparé à Ferrat « l'engagé » au nom bien français et à « l'attitude allant avec. »

Voilà un antisémitisme, qui en plus d'être grossier, méconnaît complètement la culture française: bien entendu Gainsbourg était bien plus largement ancré dans la culture poétique et musicale française que Ferrat, qui n'est en comparaison qu'un chanteur de variété proche du P « C » F. Rien que la version funk de « Mon légionnaire » (chanson connue notamment dans la version de Piaf) montre la formidable créativité de Gainsbourg comparé aux chansons mélodramatiques de Ferrat.

Quant à la référence à Benny Lévy, on a ici aussi un antisémitisme acharné. Benny Lévy a été le dirigeant de la Gauche Prolétarienne, organisation maoïste du début des années 1970.

Après avoir travaillé avec Sartre, il a suivi les thèses moralistes de celui-ci (« l'existentialisme ») en faisant un retour à la religion et sa vision « moraliste » et ultra-conservatrice, mais donc pas du tout dans sa version mystique et populaire (la « Kabbale »), contrairement à ce que le « marxiste-léniniste » s' imagine (en parlant « d'oracle »).

On est en fait clairement donc dans le fantasme, dans la réaction typiquement national-bourgeoise, dans l'antisémitisme outrancier (et donc ô combien révélateur de la nature des « marxistes-léninistes » pro albanais).

Mais de fait, ce genre de critique est inévitable quand on s'attaque à l'idéologie national-bourgeoise. On se confronte inévitablement aux valeurs populistes, « anticapitalistes » romantiques que justement décrit

admirablement bien Zeev Sternhell.

Voilà pourquoi il faut connaître ses travaux, qui soulignent la dimension démocratique du combat révolutionnaire, la dimension antifasciste.

Zeev Sternhell fait toute l'histoire du processus faisant que l'antisémitisme naît dans les rangs de l'extrême-gauche anti-marxiste, comme idéologie « anticapitaliste » romantique.

Dans ses travaux on découvre les théoriciens et les explications, et la présentation de la logique en arrière-plan: la haine des Lumières, le mépris pour les masses.

C'est-à-dire la volonté de retourner en arrière dans le temps, et d'éviter la critique communiste, la haine de l'ancien contre le nouveau. Et cette haine se maquille en « critique » de la société et du capitalisme.

Et cette haine antisémite ne se cache plus. Elle explose en France aujourd'hui, et cette haine se formule comme « anticapitalisme » romantique, comme « critique » de la société, du « mondialisme », du « nouvel ordre mondial. »

Voilà pourquoi il faut lire Sternhell : pour comprendre le sens de cette anti-critique, et donc pour renforcer encore davantage le caractère scientifique de la critique de la société française.

1 - PCMLM: l'orthodoxie marxiste contre la France !

« En effet, de tous les nouveaux courants de pensée, de toutes les écoles et de tous les systèmes, c'est le marxisme qui a le moins rapidement et le moins profondément pénétré en France.

On imagine mal un Lénine ou un Plékhane venant chercher l'inspiration, pour régler quelque difficulté de doctrine ou de stratégie révolutionnaire, auprès d'un Guesde, d'un Lafargue, d'un Vaillant ou même d'un Jaurès.

En revanche, vers qui, sinon Le Bon, Barrès, Maurras, Drumont ou Sorel, pouvaient se tourner Corradini et Carducci, d'Annunzio, Papini et Ardengo Soffici, Cuza en Roumanie ou Ljotic en Yougoslavie, un Ammon ou un Labriola, voire un Pareto ou un Michels, sans parler de toute la phalange des non-conformistes du syndicalisme révolutionnaire?

Si l'Allemagne est la patrie de l'orthodoxie marxiste, la France est le laboratoire où se forgent les synthèses originales du XXème siècle.

Car c'est là que se livrent les premières batailles qui mettent aux prises le système libéral avec ses adversaires; c'est en France que se fait cette première suture de nationalisme et de radicalisme social que fut le boulangisme; c'est la France qui engendre aussi bien les premiers mouvements de masse de droite que ce premier gauchisme que représentent Hervé ou Lagardelle, gauchisme qui conduira finalement ses adeptes aux portes du fascisme. »

Zeev Sternhell, *La droite révolutionnaire (Les origines françaises du fascisme, 1885-1914)*

2 - Le fascisme est un « anticapitalisme » romantique!

« C'est bien cette vision des rapports sociaux qui permet à Drieu [La Rochelle] de parler de « bourgeois

travailleurs » dont le « tiers parti » ne veut pas plus l'écrasement qu'il ne souhaite celui des paysans ou du prolétariat.

Oswald Mosley, José Antonio ou le rexisme belge ne font pas d'autre analyse. Pour eux aussi, il n'y a pas d'opposition entre prolétariat et classe possédante, mais bien entre les « travailleurs de toutes les classes » et le « capitalisme bancaire ou hypercapitalisme. »

Mais l'unité de la nation, l'élimination du parasitisme économique et de l'exploitation sociale ne peuvent être assurées que par un puissant appareil de prise de décisions, par un État fort, efficace et autoritaire, capable d'assurer l'ordre et de réconcilier les intérêts divergents au sein de la communauté.

Ce qu'il faut, c'est un Etat « maître de sa monnaie, capable de contrôler l'économie et la finance », afin « d'imposer au grand capitalisme certaines directives » et de « préparer cette économie dirigée qui est dans la logique des choses » (Déat, Marquet, Montagnon).

Un État créateur d'un nouveau type de rapports humains, d'un mode de vie nouveau, d'une nouvelle civilisation.

Pour l'ancien ministre socialiste Déat, tout comme pour l'ex-communiste Marion passé au PPF, la grandeur du fascisme consiste précisément en ce qu'il exalte les valeurs du groupe, de la collectivité, de la communauté nationale; le fascisme est fondamental en ce qu'il produit une « notion nouvelle d'une communauté vivante, où la fraternité abstraite est remplacée par la parenté du sang », et en ce qu'il est une réponse à l'aliénation, à l'isolement effrayant de l'homme d'aujourd'hui, réduit à l'état d'un « orphelin à l'usine, au bureau, dans sa maison. »

Le fascisme se veut donc créateur d'un type d'homme nouveau dans une société d'un nouveau type. Sur la nature de ces nouveaux modèles, Marcel Déat s'exprime avec une admirable clarté: « L'homme total dans la société totale, sans heurt, sans écrasement, sans anarchie. »

C'est ainsi que, dès le début des années trente, un certain effort de modernisation et d'adaptation du socialisme débouche finalement sur le fascisme.

Un tel développement ne peut plus surprendre.

N'a-t-on pas vu, depuis la fin des années (mille huit cent) quatre-vingts, que toute révision du marxisme qui ne menait pas à la social-démocratie, ou au moins à l'acceptation des règles du jeu en régime de démocratie libérale, conduisait à telle ou telle forme de socialisme national et, finalement, au fascisme?

Il s'avère, en effet, que les révolutionnaires qui se sont engagés dans l'opposition à outrance à la démocratie libérale, à l'ordre établi, mais qui refusent l'orthodoxie marxiste, se sont inmanquablement acculés à un même et unique choix.

Ils sont toujours arrivés à la conclusion que le concept de classe ne peut être remplacé que par celui de nation et que les mécanismes défailants et autodestructeurs du capitalisme ne peuvent être maîtrisés que par la puissance organisée d'un État fort, libéré des entraves du pluralisme politique et fondé sur les principes d'une économie mixte à base de corporatisme. »

Zeev Sternhell, La droite révolutionnaire (Les origines françaises du fascisme, 1885-1914)

3 - Sternhell sur le syndicalisme révolutionnaire et le mythe de la grève générale

« L'oeuvre de Georges Sorel – en son temps plus appréciée en Italie qu'en France – s'attache, entre autres, à faire le procès du 18ème siècle, du rationalisme, de la Révolution française et de ses effets: la victoire de l'idéologie bourgeoise, du libéralisme, de la démocratie.

Dans la Décomposition du marxisme et les Réflexions sur la violence, il développe sa fameuse théorie des mythes, ces « systèmes d'images » que l'on ne saurait « chercher à analyser comme (...) on décompose

une chose en ses éléments »: il s'agit ici de constructions « qu'il faut prendre en bloc comme des forces historiques. »

Le mythe de la grève générale est une de ces forces; son objectif est de dresser continuellement le prolétariat contre la bourgeoisie, d'alimenter au jour le jour l'esprit guerrier des producteurs (...).

Seule l'action directe est créatrice [selon Sorel]. A ce nouveau clergé obscurantiste que sont les intellectuels, il va opposer les minorités agissantes.

La grève générale et la violence entretenue par un esprit de révolte intransigeant, voilà qui permettra aux nouveaux barbares de régénérer le monde (...).

Emile Pouget déclare que les méthodes d'action de l'organisation confédérale [du syndicat] ne sauraient s'inspirer de « l'idée démocratique vulgaire; elles ne sont pas l'expression du consentement d'une majorité dégagée par le procédé du suffrage universel. »

Pouget considère, en effet, que, si les procédés démocratiques étaient pratiqués dans les organisations ouvrières, « le non-vouloir de la majorité inconsciente et non syndiquée paralyserait toute action.

Mais la minorité n'est pas disposée à abdiquer ses revendications et ses aspirations devant l'inertie d'une masse que l'esprit de révolte n'a pas animée et vivifiée encore. Par conséquent, il y a pour la minorité consciente obligation d'agir, sans tenir compte de la masse réfractaire... »

Pour lui, nul ne doit « récriminer contre l'initiative désintéressée de la minorité », encore moins les « inconscients » qui, à côté des militants, ne sont que des « zéros humains. »

Dans l'esprit de ses militants, le syndicalisme révolutionnaire ne peut être que l'antithèse de la société démocratique. En réalité, une société fondée sur les critères exposés par Sorel, Berth, Pouget, Lagardelle ou Griffuehles aurait présenté les caractéristiques principales du types idéal d'une société fasciste (...).

Ce n'est certes pas l'effet du hasard si, après la crise de la CGT, l'élimination de Griffuehles, en février 1909, et la retraite de Pouget, certains intellectuels, comme Sorel et Berth, ou des militants, comme Janvion et Pataud, finissent par répondre aux appels du nationalisme intégral.

Quant à Hervé et à Lagardelle, c'est la guerre qui les y mènera. »

Zeev Sternhell, La droite révolutionnaire (Les origines françaises du fascisme, 1885-1914)

4 - Le fascisme: un idéalisme, une mystique, une invention française

« C'est aussi en France que l'on constate dans toute son ampleur ce phénomène-clef du fascisme : le passage de gauche à droite d'éléments socialement avancés, mais violemment opposés à l'ordre libéral. Car le fascisme est allé puiser tant dans la gauche que dans la droite et, parfois, dans certains pays, beaucoup plus dans la gauche que dans la droite.

Il ne s'agit point ici d'un phénomène spécifique à la France : le comportement du ministre travailliste Oswald Mosley, la pléiade de syndicalistes italiens autour de Mussolini ou l'accueil réservé au nazisme par Henri de Man recourent les réactions des militants du Parti populaire français ou du Rassemblement national populaire.

Cependant, depuis les radicaux d'extrême gauche, au temps du boulangisme, jusqu'à Déat et Doriot et les milliers de militants socialistes et communistes qui gravitent autour d'eux, en passant par Sorel, Lagardelle et Hervé, nul autre pays que la France n'enregistre de revirements aussi nombreux et aussi spectaculaires. Nul autre parti ne perd en faveur d'un parti fasciste un tel nombre de membres de son bureau politique que le PCF.

Du boulangisme à la collaboration, la gauche française ne cesse d'alimenter les formations de droite et d'extrême droite, les mouvements préfascistes ou déjà pleinement fascistes.

C'est là une constante de la vie politique française; c'est là un des éléments essentiels de l'explication de la genèse et de la nature du fascisme français.

Ce phénomène culmine, il importe d'y insister, bien avant la collaboration (...). Au contraire, il constitue l'aboutissement logique et naturel d'une évolution politique et intellectuelle vieille déjà d'un demi-siècle.

Le fascisme français se présente ainsi comme un phénomène autonome, possédant ses propres racines et ne devant rien à l'étranger.

Si imitation il y a c'est de la part des Italiens, y compris Mussolini, venu chercher l'inspiration chez les syndicalistes révolutionnaires et les nationalistes français.

Le fascisme français, héritier direct de Barrès et de Drumont, de Sorel et de Janvion, de Berth et de Biétry, se distingue aussi par la richesse de ses variantes et de ses courants.

C'est en France, plus encore qu'en Italie, que le fascisme présente une diversité qui permet mieux qu'ailleurs d'en dégager un paradigme, un « type idéal. »

Il contient notamment, d'une manière quasi parfaite, les deux courants majeurs du fascisme: un fascisme mystique et romantique, et un fascisme « planiste » et technocratique.

Un fascisme qui est une révolte contre les bassesses de la vie bourgeoise, contre ses valeurs et son régime, et un fascisme qui découle en droite ligne d'une crise du socialisme, provenant elle-même de l'impuissance du marxisme à répondre au défi que présente la crise du capitalisme.

La littérature fasciste de l'entre-deux guerres – Drieu, Brasillach, Rebatet ou Céline – n'a que fort peu de choses à ajouter aux thèmes développés par Barrès, Le Bon, Drumont, Berth ou Sorel. Mis à part le motif ancien combattant et les références à Rome ou à Berlin, on croirait avoir sous l'œil une version modernisée du Testament d'un antisémite ou des Cahiers du Cercle Proudhon.

Comme le mouvement de révolte du tournant du siècle, comme le syndicalisme révolutionnaire, le fascisme puise son dynamisme dans son refus total de la société bourgeoise, de ses structures politiques et sociales, de ses valeurs morales.

Il se veut générateur d'une civilisation nouvelle qui remplacerait complètement la civilisation libérale et bourgeoise, rationaliste et individualiste.

Reprenant mot pour mot – probablement sans le savoir – les critiques que formulait déjà la génération de 1890, Marcel Déat remonte à la source du mal, telle que la percevaient déjà les hommes de la fin du siècle.

Il s'attaque au « libéralisme économique qui est un matérialisme bourgeois auquel fera pendant le matérialisme ouvrier du marxisme, tous deux incontestablement fils du rationalisme »; il stigmatise ce rationalisme « bardé de fer et chargé de catastrophes » qui est un « refus de tout aristocratie, négation de la hiérarchie, négation de la personne, négation de l'État en tant qu'outil de la communauté. »

C'est contre ce vieux monde des droits naturels, de l'individualisme, des menaces anarchiques, de la matière et de la raison que se lève le fascisme. »

Zeev Sternhell, La droite révolutionnaire (Les origines françaises du fascisme, 1885-1914)

5 - Science ou volontarisme? Communisme ou fascisme?

« Cependant, c'est toujours la révision du marxisme qui constitue la dimension idéologique la plus significative du fascisme.

D'ailleurs, à beaucoup d'égards, on pourrait écrire l'histoire du fascisme comme celle d'une incessante tentative de révision du marxisme, d'un effort permanent vers un néo-socialisme.

De Sorel à Déat et à Henri De Man dont l'influence sur le socialisme français est considérable, un même phénomène se fait jour constamment: la volonté de dépasser le marxisme.

Mais aller, pour reprendre le titre de l'oeuvre la plus importante de l'auteur belge [= Henri De Man], « au-delà du marxisme » conduit finalement en-dehors du marxisme.

L'oeuvre de Georges Sorel – tout comme celles d'Arturo Labriola et des syndicalistes révolutionnaires italiens – n'est rien d'autre qu'un dépassement « gauchiste » du marxisme, alors que celle de Déat et d'Henri De Man est une révision du marxisme par la droite.

Les solutions proposées par les uns et par les autres sont radicalement différentes, mais les questions fondamentales sont identiques. Tout comme les résultats politiques auxquels aboutissent les deux formes de révisionnisme.

En effet, depuis le début du siècle, la grande question sur laquelle se fait le partage entre les orthodoxes et les dissidents, de droite ou de gauche, est toujours la même: le marxisme classique est-il encore capable de jouer le rôle d'un facteur de transformation sociale? Reste-t-il le facteur privilégié d'explication et d'analyse historiques? Permet-il de prévoir l'avenir?

Dans le cas des révisionnistes de gauche, comme dans le cas de tous ceux qui viennent de droite, la réponse est, à des degrés différents, négative.

*C'est ainsi que Sorel, au milieu d'une carrière déjà très riche en production, écrit en 1906 les *Réflexions sur la violence*, qui restent à ce jour un classique du révisionnisme, mais d'un révisionnisme gauchiste, volontariste et vitaliste.*

Cinq ans plus tard, Sorel inspire la création du Cercle Proudhon, et ses écrits de l'époque sont déjà franchement fascistes. Le processus de glissement vers le fascisme s'accomplit ainsi avant la Grande Guerre et sans aucun rapport avec elle.

Il parvient à son terme au moment où, dans l'esprit de Sorel et des syndicalistes révolutionnaires de France et d'Italie, mûrit la conviction que le marxisme n'a pas de véritable réponse à la crise du capitalisme et que le prolétariat n'est pas porteur du fait révolutionnaire. »

Zeev Sternhell, Ni droite ni gauche, L'idéologie fasciste en France

6 - Montée du fascisme comme « anticapitalisme » romantique

« Les fascistes ne touchent jamais ni à la propriété privée ni, à une exception près, à la notion de profit. « Le profit individuel reste le moteur de la production », dit Doriot, alors que Déat refuse la socialisation et fait de subtiles distinctions entre diverses formes de profit.

L'ancien communiste se refuse à faire « de la démagogie anticapitaliste. »

En cela il ne se distingue pas des socialistes nationaux de l'entre-deux guerres qui reprennent une tradition déjà longue: car si cette école s'attaque avec une violence extrême au capitalisme, aux trusts, aux banques, à la ploutocratie sous toutes ses formes, elle ne touche ni à la propriété privée ni au profit individuel.

En ce sens les socialistes nationaux – De Man, Déat, Bergery, Jouvenel -, les nationalistes sociaux – Brasillach, Maulnier, ou un sorélien comme Andreu -, s'accordent sans difficulté.

Conscients des ravages du capitalisme – « cet ordre affreux de cette affreuse société capitaliste », dit Brasillach -, ils n'en rendent pas responsables la propriété privée.

Ils ne pensent pas qu'il faille la supprimer: ce qu'il faut, c'est briser le règne de l'argent.

Il faut non pas supprimer le capital et son appropriation privée – ce qui, selon Maulnier, est tout

simplement impossible -, mais enlever à l'argent le droit de créer et de contrôler les entreprises productrices. »

Zeev Sternhell, Ni droite ni gauche, L'idéologie fasciste en France